# Théâtre Français. *Iphigénie en Aulide*, *Le Malade imaginaire* [extraits].

[…] *Le Malade imaginaire* est une bonne comédie à laquelle on a cousu une farce qui est la réception du médecin. Cette farce dans l'état actuel des choses fait avoir la bonne pièce ; et si l'on me demande quel charme le public trouve dans cette farce, je répondrai que c'est la mascarade des comédiens qui défilent sous devant lui déguisés en médecins ; le public, ce jour-là, passe en revue ses médecins ordinaires, ceux qui ont coutume de le guérir de sa mélancolie, et autres maladies dans ce genre tant physiques morales, ceux qui sont chargés d'exhilarer son imagination par des propos joyeux. C'est l'emploi que remplissait, auprès de S. Em. le cardinal de Richelieu, l'abbé du Boisrobert, poète très vulgaire en apparence, qui ne servait qu'à flatter la passion du cardinal pour le théâtre, mais en effet son premier médecin qui avait de merveilleux secrets pour désobstruer le foie et désopiler la rate de S. Em. ; petits coutes, facéties, bons mots, plaisanteries vives et gaillardes ; c'était avec ces drogues-là que l'abbé Boisrobert chassait les soucis du gouvernement, dissipait les chagrins du ministère, écartait les inquiétudes qui donnaient au ministre-roi les favoris de Louis XIII.

Ces processions de comédiens, dans *Le Bourgeois gentilhomme* et dans *Le Malade imaginaire*, étaient des cérémonies plus importantes qu'elles ne le sont à présent : c'était dans ces fêtes solennelles que le public donnait à ses acteurs et à ses actrices une dose d'applaudissement proportionnée au degré de faveur dont ils jouissaient auprès de lui, et témoignait à chacun combien il était satisfait de leurs services, ou mécontent de leur négligence : le silence, ou quelquefois certains murmures étaient les signes du mécontentement ; la satisfaction s'annonçait par des acclamations et un enthousiasme non équivoques : les applaudissements n'étaient pas encore tout à fait une denrée à vendre ; ils ne se concentraient pas dans un petit nombre de mains payées pour cet office ; le public faisait éclater ses sentiments et ses affections d'une manière plus franche, plus naturelle et plus libre : on le croirait maintenant dépouillé de toute espèce de sentiment et d'affectation pour qui que ce soit ; il laisse à des mercenaires le soin de distribuer à tort et à travers les peines et les récompenses : les applaudissements et les sifflets ne sont plus prix du mérite ou la punition de la médiocrité ; ils ne sont que le résultat d'un calcul et d'un marché fait par les passions.

*Le Malade imaginaire*, cette comédie si plaisante, réveille toujours des idées tristes ; elle rappelle la mort de Molière. Il semble que le sort ait voulu faire expier à ce grand pète comique ses plaisanteries sur les médecins et la médecine, dans la pièce même où il a les a le plus vivement attaqués. C'est dans la farce satirique et burlesque de la réception du médecin qu'il a senti les premières atteintes de la mort, en prêtant serment à la Faculté, et en disant *Juro*; et ce qu'il y a de bien particulier : Molière, ce fléau des médecins est mort pour n'avoir pas observé le régime que a médecine prescrit à ceux qui, comme lui, ont la poitrine échauffée, et sont affligés d'une toux opiniâtre. Depuis quelque temps il avait interrompu l'usage du lait qui lui était très salutaire, et en dépit des plus sages conseils, il continuait de jouer la comédie, exercice qui lui était très nuisible. Deux passions ont creusé son tombeau : l'amour de sa femme et l'amour de son art. Brouillé avec sa femme, il s'était mis au lait, et il se trouvait fort bien de ce double régime mais la jalousie avait fait la brouillerie, l'amour fit le raccommodement. L'auteur du *Misanthrope* aimait une coquette : ce railleur impitoyable des maris jaloux était jaloux lui-même, parce qu'il était amoureux. Pour briller dans cette réconciliation conjugale, il quitta le lait. Je ne sais s'il brilla quelques instants ; mais il n'est que trop vrai que bientôt après il s'éteignit : sa poitrine s'enflamma, sa toux augmenta ; un effort lui rompit un vaisseau, et une hémorragie l'étouffa. Tout cela ne fût point arrivé s'il eût préféré le lait à son devoir de mari, et sa santé à son état de comédie. Cet homme qui avait tant de bon sens dans ses comédies, en maquant tout à fait dans sa conduite ; il a péri victime de deux passions sottes et ridicules ; l'une, pour une femme qui ne l'aimait pas ; l'autre, pour un art qui lui faisait peu d'honneur ; car on assure qu'il était acteur médiocre, et bon seulement pour la farce.

Molière n'est pas le seul qui ait attaqué la médecine ; Montaigne, longtemps avant lui, avait fait sa profession d'incrédulité ; et depuis Molière, tous les poètes comiques se sont piqués, à son exemple, de lancer des traits contre les médecins, et rien n'est plus usé aujourd'hui au théâtre. Jean-Jacques Rousseau, en qualité de disciple de Montaigne, s'est aussi déclaré contre les médecins, mais il a respecté la médecine ; il a reconnu l'utilité de la science, mais il a protesté contre l'impéritie de ceux qui la cultivent.

Dans le temps où les hommes vivaient conformément à la nature, la médecine se bornait à la connaissance de quelques plantes pour la guérison des plaies ; notre luxe et nos vices ont fait de la médecine un art compliqué, les excellentes plaisanteries de Molière n'ont point fait de fort à la Faculté dont le crédit est fondé sur une passion plus forte que toutes les comédies, la peur de la mort. La maladie qui affaiblit le corps, affaiblit aussi l'esprit, et livre le malade sans défense au jongleur qui lui promet la santé et la vie. On se fait saigner et purger aujourd'hui ; on prend des lavements, comme si on n'avait jamais vu *Pourceaugnac* ni *Le Malade imaginaire*. Louis XIV dans ses dernières années prenait médecine tous les huit jours ; Fagon allait son train et laissait dire Molière : le roi riait des plaisanteries de son poète, et suivait les ordonnances de son médecin.

Molière a eu tort de confondre dans ses sarcasmes la partie de la médecine qu'on appelle hygiène, avec la thérapeutique : l'hygiène est le régime ; la médecine guérir rarement les maladies, le régime les prévient ; les remèdes ne rendent pas toujours la santé perdue, la régime conserve la santé : la tempérance, la sobriété, la raison qui règle les passions, la paix de l'âme, la bonne conscience sont des grands médecins dont Molière ne se serait pas moqué.

Geoffroy.